

01 Décembre 1965

Mesdames et Messieurs, Monsieur le Directeur de l'École Normale Supérieure qui avez bien voulu, dans cette enceinte de l'École où je ne suis qu'un hôte, me faire l'honneur de votre présence aujourd'hui. La structure du sujet dans la psychanalyse, dirons-nous que l'année dernière nous l'ayons fondée, nous avons abouti à établir une structure qui rende compte de l'état de la refente, de Spaltung où la psychanalyse le repère dans sa praxis.

La psychanalyse repère cette refente de façon en quelque sorte quotidienne qui est admise à la base, puisque la seule reconnaissance de l'inconscient suffit à la motiver, et aussi bien qui le submerge, si je puis dire, de sa constante manifestation, mais pour savoir ce qu'il en est de sa praxis ou seulement pouvoir la diriger de façon conforme à ce qui lui est accessible, il ne suffit pas que cette division soit pour lui un fait empirique, ni même que le fait empirique ait pris forme de paradoxe, il faut une certaine réduction, parfois longue à accomplir, mais toujours décisive à la naissance d'une science, réduction qui constitue proprement son objet et où l'épistémologie qui s'efforce à la définir en chaque cas, ou en tous, est loin d'avoir, à nos yeux au moins, rempli sa tâche ; car je ne sache pas qu'elle ait pleinement rendu compte, par ce moyen, de la définition de l'objet, de cette mutation décisive qui, par la voie de la physique, a fondé la Science, au sens moderne, dès lors pris pour sens absolu : position que justifie un changement de style radical dans le temps de son progrès, la forme galopante de son immixtion dans notre monde, les réactions en chaîne qui caractérisent ce qu'on peut appeler les expansions de son énergétique.

A tout cela, nous paraît être radicale une modification dans notre position de sujet au double sens : qu'elle y est inaugurale et que la science la renforce toujours plus ; Koyré ici est notre guide et l'on sait qu'il est encore méconnu.

Donc, je n'ai pas franchi à l'instant le pas concernant la création comme science de la psychanalyse, mais on a pu remarquer que j'ai pris pour fil conducteur, l'année dernière, un certain moment du sujet que je tiens pour être le corrélat essentiel de la Science ; un moment historiquement défini dont peut-être nous avons à savoir qu'il est strictement répétable dans l'expérience, celui que Descartes inaugure et qui s'appelle le cogito. Ce corrélat qui, comme moment, est le défilé d'un rejet de tout savoir, prétend laisser au sujet un certain amarrage dans l'être, dont nous tenons qu'il constitue le sujet de la science dans sa définition, ce terme à prendre au sens de porte étroite. Ce fil ne nous a pas guidé en vain, puisqu'il nous a mené, à formuler en fin d'année notre division expérimentée du sujet comme division entre le savoir et la vérité, l'accompagnant d'un modèle topologique, la bande de Moebius, qui fait entendre que ce n'est pas d'une distinction d'origine que doit provenir la division ou ces deux termes viennent se conjoindre; qui relira, aux lumières que peut apporter la technique à la technique de la lecture, son enseignement sur Freud, (cet article où Freud nous lègue le terme de Spaltung sur quoi la mort lui fait lâcher la plume), et remontera aux articles sur le fétichisme de 1927 et sur la perte de la réalité de 1924, celui-là appréciera s'il n'appert pas que ce qui motive chez Freud un remaniement doctrinal qu'il accentue dans le sens d'une topique, c'est un souci d'élaborer une dimension que l'on peut dire proprement structurale puisque c'est la relation entre ces termes et sa reprise dialectique "dans l'expérience qui seule donne appui à son progrès.

Loin de supposer aucune antification d'appareil, pour tout dire que l'IchSpaltung, refente du moi, sur quoi s'abat sa main c'est bien le sujet qu'elle nous pointe comme terme à élaborer.

Le principe de réalité, dès lors, perd toute l'ambiguïté dont il reste marqué si l'ont y inclut la réalité psychique. Ce principe n'a pas d'autre fonction définissable que de conduire au sujet de la science et il suffit d'y penser pour qu'aussitôt prennent leur champ ces réflexions qu'on s'interdit

comme trop évidentes, par exemple qu'il est impensable que la psychanalyse comme pratique, que l'inconscient, celui de Freud, comme découverte, aient pris leur place avant la naissance du siècle, qu'on a appelé le siècle du génie, le 17ème, de la science à prendre au sens absolu, au sens à l'instant indiqué, sans qui n'efface pas sans doute ce qui s'est institué sous ce même nom auparavant mais qui, plutôt qu'il n'y trouve son archaïsme, en tire le fil à lui d'une façon qui montre mieux sa différence de tout autre.

Une chose est sûre, si le sujet est bien là au niveau de cette différence, toute référence humaniste y devient superflue, car c'est à elle qu'il coupe court. Ne visons pas, ce disant, de la psychanalyse et la découverte de Freud, cet accident, que ce soit parce que ces patients sont venus à lui au nom de la science et du prestige qu'elle confère à la fin du 19ème siècle à ces servants, même de grade inférieur, que Freud a réussi à fonder la psychanalyse en découvrant l'inconscient, nous disons que contrairement à ce qui se brode d'une prétendue rupture de Freud avec le scientisme de son temps que c'est ce scientisme même, si on veut bien le désigner dans son allégeance aux idéaux d'un Brücke, eux-même transcrits du pacte où un Helmholtz et un Du Bois Reymond s'était voués à faire rentrer la physiologie et les fonctions de la pensée considérées comme y incluse dans les termes mathématiquement déterminés de la thermo-dynamique parvenue à son presque achèvement de leur temps, qui a conduit Freud, comme ses écrits nous le démontrent, à ouvrir la voie qui porte à jamais son nom. Nous disons que cette voie ne s'est jamais détachée des idéaux de ce scientismes, puisqu'on l'appelle ainsi, et que la marque qu'elle porte n'est pas contingente mais lui reste essentielle, que c'est de cette marque qu'elle conserve son crédit, malgré les déviations auxquelles elle a prêté, et ceci en tant que Freud s'est opposé à ces déviations et toujours avec une sûreté sans retard et une rigueur inflexible, témoin sa rupture avec son adepte le plus prestigieux Jung nommément dès qu'il a glissé dans quelque chose dont la fonction ne peut être définie autrement que de tenter

d'y restaurer un sujet doué de profondeurs, ce dernier terme au pluriel, ce qui veut dire un sujet composé d'un rapport au savoir, rapport dit archétype qui ne fût pas réduit à celui que lui permet la science moderne à l'exclusion de tout autre, lequel n'est rien que le rapport que nous avons défini l'année dernière comme ponctuel et évanouissant, ce rapport au savoir qui de son moment historiquement inaugural garde le nom de cogito. C'est à cette origine indubitable, patente dans tout le travail freudien, à la leçon que Freud nous laisse comme chef d'école que l'on doit que le marxisme soit sans portée, et je ne sache pas qu'aucun marxiste y ait montré quelque insistance à mettre en cause sa pensée, la pensée de Freud, au nom d'appartenance historique de freud.

Nous voulons dire nommément à la société de la double monarchie pour les bornes judaïsante où Freud reste confiné dans ses aversions politiques, qui d'entre vous nous écrira un essai digne de Lamennais sur l'indifférence en matière de politique, j'ajouterai à l'éthique bourgeoise pour laquelle la dignité de sa vie vient à nous inspirer un respect qui fait fonction d'inhibition à ce que son oeuvre ait, autrement que dans le malentendu et la confusion, réalisé le point de concours des seuls hommes de la vérité qui nous restent, l'agitateur révolutionnaire, l'écrivain qui de son style marque la langue, je sais à qui je pense, et cette pensée rénovant l'être dont nous avons le précurseur.

Ca sent ma hâte d'émerger de tant de précautions prises à reporter les psychanalystes à leur certitudes les moins discutables. Il me faut pourtant y repasser encore fut-ce au prix de quelques lourdeurs.

Dire que le sujet sur quoi nous opérons en psychanalyse ne peut être que le sujet de la science peut passer pour paradoxe, c'est pourtant là que doit être prise une démarcation faute de quoi tout se mêle et commence une malhonnêteté qu'on appelle ailleurs pour objective, mais c'est manque d'audace et manque d'avoir repéré l'objet qui foire, de notre position de sujet nous sommes toujours responsables qu'on appelle cela où l'on veut du terrorisme ; j'ai

le droit de sourire car ce n'est pas dans un milieu où la doctrine est ouvertement matière à tractations que je craindrais d'offusquer personne en formulant ce que je pense que l'erreur de bonne foi est de toute la plus impardonnable. La position du psychanalyste ne laisse pas d'échappatoire puisqu'elle exclue la tendresse de la belle âme, c'est encore un paradoxe que de le dire, c'est peut-être aussi bien le même, quoiqu'il en soit je pose que toute tentative, voir tentation où la théorie courante ne cesse d'être relaxe d'incarner plus avant le sujet est d'errance toujours plus féconde en erreurs et comme telle fautive, ainsi de l'incarner dans l'homme lequel y revient à l'enfant, sur cet homme y sera le primitif, ce qui faussera tout du processus primaire, de même que l'enfant y jouera le sous-développé ce qui masquera la vérité de ce qui se passe lors de l'enfance d'originel, bref ce que Claude Lévi-Strauss a dénoncé comme l'illusion archaïque est inévitable dans la psychanalyse si on n'y tient pas ferme en théorie sur le principe que nous avons à l'instant énoncé qu'un seul sujet y est reçu comme tel, celui qui peut la faire scientifique. C'est dire assez que nous tenons que la psychanalyse ne démontre ici nul privilège, il n'y a pas de science de l'homme, ce qu'il faut entendre du même qu'il n'y a pas de petites économies. Il n'y a pas de science de l'homme parce que l'homme de science n'existe pas, mais seulement son sujet. On sait ma répugnance de toujours pour l'appellation de sciences humaines qui me semble être l'appelle même de la servitude, c'est aussi bien que le terme est faux, la psychologie mise à part qui a découvert les moyens de se survivre dans les offices qu'elle offre à la technocratie, voire comme conclut d'un humour vraiment swiftien un article sensationnel de Monsieur le Professeur Canguilhem, dont je ne sais pas s'il est ici, voir dans une glissade de toboggan du panthéon à la préfecture de police, aussi bien est-ce au niveau de la sélection du créateur de la science, de la recherche et de son entretien que la psychologie rencontrera l'écueil de son emploi, pour toute les sciences de cette classe on verra facilement qu'elles ne font pas une anthropologie,

qu'on examine Lévy-Bruhl ou Piaget, leurs concepts, mentalité dite prélogique, pensée ou discours prétendument égocentrique n'ont de références qu'à la mentalité supposée, à la pensée présumée, au discours effectif du sujet de la science, nous ne disons pas de l'homme de la science, de sorte que trop peuvent s'apercevoir que les bornes mentales, certainement la faiblesse de pensée présumable, le discours effectif un peu coton de l'homme de science, ce qui n'est pas du tout la même chose, viennent à lester leurs constructions non dépourvues sans doute d'objectivité mais qui n'intéressent la science que pour autant qu'elle n'apporte rien sur le magicien, par exemple, et peu sur la magie, si quelque chose sur leurs traces, encore ces traces sont-elles de l'un ou de l'autre puisque ce n'est pas Lévy-Bruhl qui les a tracées, alors que le bilan dans l'autre cas est plus sévère, il ne nous apporte rien sur l'enfant, peu sur son développement, puisqu'il lui manque l'essentiel et de la logique qu'il démontre, j'entends l'enfant de Piaget, dans sa réponse à des énoncés dont la série constitue l'épreuve, rien d'autre que celle qui a présidé à leur énonciation au fin d'épreuve, c'est-à-dire, celle de l'homme de science ou le logicien, je ne le nie pas garde son prix.

Dans les sciences autrement valables, même si leurs titres est à revoir nous constatons que de s'interdire l'illusion archaïque, que nous pouvons généraliser dans la terme de psychologisation du sujet, n'en entrave nullement la fécondité. La théorie des jeux, mieux dite stratégie, en est l'exemple où l'on profite du caractère entièrement calculable d'un sujet strictement réduit à la formule d'une matrice de combinaison signifiantes. Le cas de la linguistique est plus subtile, puisqu'elle doit intégrer la différence de l'énoncé à renonciation, ce qui est bien l'évidence cette fois du sujet qui parle en tant que tel et non pas du sujet de la science, c'est pourquoi elle va se centrer sur autre chose, à savoir la batterie du signifiant dont il s'agit d'assurer la prévalence sur ses effets de signification, c'est bien aussi de ce côté qu'apparaissent les antinomies, à doser selon

l'extrémisme de la position adoptée dans la constitution de cet objet; ce qu'on peut dire c'est qu'on va très loin dans l'élaboration des effets de langages puisqu'on peut y construire une poétique qui ne doit rien à la référence, à l'esprit du poète, non plus qu'à son incarnation. C'est du côté de la logique qu'apparaissent les indices de réfraction divers de la théorie linguistique par rapport au sujet de la science, ils sont différents pour le lexique, pour le morphème syntaxique et pour la syntaxe de la phrase ; d'où les différences théoriques entre un Jakobson , Chomsky. C'est la logique qui fait ici office d'ombilic du sujet, et la logique en tant qu'elle n'est nullement logique liée au contingence d'une grammaire, il faut littéralement que la formalisation de la grammaire contourne cette logique pour s'établir avec succès ; mais le mouvement de ce contour est inscrit dans cet établissement ; nous indiquerons plus tard comment se situe la logique moderne. Troisième exemple, elle est incontestablement la conséquence strictement déterminée d'une tentative, comme on l'a vu l'année dernière, de suturer le sujet de la science et le dernier théorème de Gödel montre qu'elle y échoue ; ce qui veut dire que le sujet au quotidien reste le corrélat de la science ; mais un corrélat antinomique puisque la science s'avère définie par la non-issuée de l'effort pour le suturer. Qu'on saisisse là la marque à ne pas manquer du structuralisme. Il introduit dans "toute science humaine" qu'il conquiert, un mode très spécial du sujet, celui pour lequel nous ne trouvons pas d'indices autre que topologiques, mettons le signe générateur de la bande de Moebius que nous appelons le 8 intérieur. Le sujet est, si l'on peut dire, en exclusion interne à son objet. L'allégeance que l'oeuvre de Claude Lévi-Strauss manifeste à un tel structuralisme ne sera ici porté au compte de notre thèse qu'à nous contenter pour l'instant de la périphérie ; néanmoins il est clair que l'auteur met d'autant mieux en valeur la portée de la classification naturelle que le sauvage introduit dans le monde, spécialement pour une connaissance de la faune et de la flore dont il

souligne qu'elle nous dépasse, qu'il peut arguer, Claude Lévi-Strauss l'auteur, d'une certaine récupération qui s'annonce dans la chimie d'une physique des qualités sapides et odorantes, autrement dit, d'une corrélation des valeurs perceptives à une architecture de molécule à laquelle nous sommes parvenus par l'analyse combinatoire, autrement dit par la mathématique du signifiant, comme en toute science jusqu'ici.

Le savoir et donc bien, ici, séparé du sujet selon la ligne correcte qui ne fait nul hypothèse sur l'insuffisance de son développement, laquelle au reste serait bien en peine de démontrer. Il y a plus, Claude Lévi-Strauss, quand après avoir extrait la combinatoire latente dans les structures élémentaires de la parenté, il nous témoigne que tel informateur, pour emprunter les termes des ethnologues, ce terme des ethnologues est tout à fait capable d'en tracer lui-même le graphe levistraussien ; que nous dit-il sinon qu'il extrait là aussi, aussi bien le sujet de la combinatoire en question celui qui sur son graphe n'a pas d'autre existence que la dénotation égo, à démontrer la puissance de l'appareil qui constitue le mytheme pour analyser les transformations mythogènes qui à cette étape paraissent s'instituer dans une synchronie qui se simplifie de leurs réversibilités, Claude Lévi-Strauss ne prétend pas nous livrer la nature du mythant ; il sait seulement ici que son informateur, s'il est capable d'écrire le cru et le cuit au génie près, qui y met sa marque, ne peut aussi le faire sans laisser au vestiaire, c'est-à-dire au Musée de l'Homme, à la fois un certain nombre d'instruments opératoires, autrement dit rituels, qui assurerons son existence de sujet en tant que mythant et qu'avec ce dépôt soit rejeté hors du champ de la structure ce que dans une autre grammaire on appellerait non assentiment (la grammaire de l'assentiment de Newman - ça n'est pas sans force cet écrit, quoique forgé à d'exécrables fins et j'aurai peut-être à en faire à nouveau mention.) L'objet de la mythogénie n'est donc pas lié à nul développement non plus qu'arrêt du sujet responsable. Ce n'est pas à ce sujet là qu'il se relate mais au sujet de la science et le relevé s'en fera d'autant

plus correctement que l'informateur lui-même sera plus proche d'y réduire sa présence à celle du sujet de la science. Je crois seulement que Claude Lévi-Strauss fera des réserves sur l'introduction dans le recueil des documents d'un questionnement inspiré de la psychanalyse, d'une collecte suivie des rêves par exemple avec tout ce qu'elle va entretenir de relations transférentielles. Pourquoi, si je lui affirme que notre praxis, loin d'altérer le sujet de la science, duquel seulement il peut et veut connaître, n'apporte en droit nulle intervention qui ne tende à ce que le sujet se réalise de façon satisfaisante et précisément dans le champ qui l'intéresse. Est-ce donc à dire qu'un sujet non saturé, mais calculable, ferait l'objet subsumant, selon les formes de l'épistémologie classique, le corps des sciences qu'on appellerait conjecturales ; ce que moi-même j'ai opposé au terme de science humaine ? Je le crois d'autant moins indiqué que ce sujet fait partie de conjoncture qui fait la science dans son ensemble. L'opposition des sciences exactes aux sciences conjecturales ne peut plus se soutenir à partir du moment où la conjecture est susceptible d'un calcul exact, probabilité par exemple, et où l'exactitude ne se fonde que dans un formalisme séparant axiome et loi de groupement de symboles. Nous ne saurions pourtant nous contenter de constater qu'un formalisme réussit plus où moins quand il s'agit au dernier terme d'en motiver l'après qui n'a pas surgit par miracle et qui se renouvelle suivant des crimes si efficaces depuis qu'un certain droit fil me semble y avoir été pris. Répétons qu'il y a quelque chose dans le statut de l'objet de la science qui ne nous paraît pas élucidé depuis que la science est née et rappelons que si certes, poser maintenant la question de l'objet de la psychanalyse s'est reprendre la question que nous avons introduite à partir de notre venue à cette tribune de la position de la psychanalyse dans ce hors de la science, nous avons indiqué aussi que cette question ne saurait être résolue sans que sans doute s'y modifie la question de l'objet dans la science comme telle ; l'objet de la psychanalyse, j'annonce la couleur et vous le voyez venir avec lui puisqu'il n'est autre

que ce que j'ai déjà avancé de la fonction qui joue l'objet(a). Le savoir sur l'objet(a) serait-il alors la science de la psychanalyse ? C'est très précisément la formule qu'il s'agit d'éviter, puisque cet l'objet(a) est à insérer, nous le savons déjà, dans la division du sujet par où se structure très spécialement, c'est de là qu'aujourd'hui nous sommes repartis, le champ psychanalytique, et c'est pourquoi il était important de promouvoir d'abord, et comme un fait à distinguer de la question de savoir si la psychanalyse est une science, si son champ est scientifique, ce fait précisément que sa praxis n'implique d'autre sujet que celui de la science, il faut réduire à ce degré, ce que vous me permettrez d'induire par une image comme l'ouverture du sujet dans la psychanalyse, pour saisir ce qu'il y reçoit de la vérité.

Cette démarche, on le sent, comporte cette sinuosité que vous me voyez devoir suivre, et qui tient à l'appriivoisement. l'objet(a) n'est pas tranquille, ou plutôt, faut-il dire, se pourrait-il qu'il ne nous laisse pas tranquille et le moins, ceux qui avec lui ont le plus à faire, les psychanalystes qui seraient alors ceux que d'une façon élective j'essaierai de fixer par mon discours.

C'est vrai, le point où je vous ai donné aujourd'hui rendez-vous pour être celui où je vous ai laissés l'an passé, celui de la division du sujet entre vérité et savoir est pour eux un point familier, c'est celui où Freud les convie sous l'appel :

"wo es war soll, Ich werden"

que je retraduis une fois de plus à l'accentuer encore ici "là où c'était, là comme sujet dois-je advenir". Hors ce point, je leur en montre l'étrangeté à le prendre à revers, ce qui consiste ici plutôt à les ramener à son front . Comment ce qui était à m'attendre depuis toujours d'un être obscur viendrait-il à se totaliser d'un trait qui ne se tire qu'à le diviser plus nettement de ce que j'en peux savoir, ce n'est pas seulement dans la théorie que se pose la question de la double inscription pour avoir provoqué la perplexité où mes élèves Laplanche et

Leclerc, auraient pu lire dans leur propre scission donc l'abord du problème sa solution, elle n'est pas en tout cas du type gestaltiste ni à chercher dans l'assiette où la tête de Napoléon s'inscrit dans l'arbre, elle est tout simplement dans le fait que l'inscription ne sert pas de même côté du parchemin venant de la planche à imprimer de la vérité ou du savoir. Que ces inscriptions se mêlent était simplement à résoudre dans la topologie, une surface où l'endroit et l'envers sont en état de se rejoindre partout était à portée de main, c'est bien plus loin pourtant, qu'en un schème intuitif, c'est si je puis dire, d'enserrer l'analyse dans son être, que cette topologie peut le saisir ; c'est pourquoi s'il la déplace ailleurs ce qui ne peut être qu'en un morcellement de puzzle qui nécessite en tout cas d'être ramené à cette passe ; pourquoi il n'est pas vain de redire qu'à l'épreuve d'écrire "je pense donc je suis" cela se lit que la pensée ne fonde l'être qu'à se nouer dans la parole où toute opération touche à l'essence du langage. Si "cogito sum" nous est quelque part par Heidegger fournit à ces fins, il faut en remarquer qu'il algébrise la phrase et nous sommes en droit d'en faire relief à son reste : "cogito ergo", où apparaît que rien ne se parle qu'à s'appuyer sur la cause. Hors cette cause c'est ce que recouvre le "Soll Ich, le dois-je de la formule freudienne qui d'en renverser le sens fait jaillir le paradoxe d'un impératif qui me presse d'assumer ma propre causalité.

Je ne suis pourtant cause de moi et ce non pas d'être la créature du Créateur, il en est tout autant, je vous renvoie là-dessus à Augustin et à son "De Trinité" en prologue. La cause de soi spinozienne peut emprunter le nom de Dieu, elle autre chose et laissera cela à ces deux mots ; nous ne ferons jouer qu'à épingler qu'elle est aussi chose autre que le tout et que ce Dieu d'être autre ainsi, n'est pas pour autant le Dieu du panthéisme.

Il faut saisir dans cet ego que Descartes accentue de la superfluité de sa fonction dans certains de ses textes latins (sujet d'exégèse que je laisse à ceux qui ici peuvent s'y consacrer en spécialistes). Le point dans cet ego est à trouver où il reste être ce

qu'il se donne pour être, dépendant du Dieu de la religion. Curieuse chute de l'ergo, l'égo est solidaire de ce Dieu, singulièrement Descartes suit la démarche de le préserver du Dieu trompeur, en quoi c'est son partenaire qui gagne puisqu'il le préserve au point de la pousser au privilège exorbitant de ne garantir les vérités éternelles qu'à en être le créateur. Cette communauté de sort entre l'ego et Dieu, ici masquée, est la même que dévoile de façon déchirante le contemporain de Descartes, Angéelus Silesius en ses adjurations mystiques et qui leur impose à ces adjurations la forme du distique. On se souviendrait avec avantage parmi ceux qui me suivent de l'appui que j'ai pris sur ces jaculations, celles du pèlerin chérubinique, à les reprendre dans la trace même de l'introduction au narcissisme que je poursuivais alors selon son mode, l'année de mon commentaire sur le) Président Schreber.

Ce qu'on peut boiter en ce point, c'est le pas de la beauté, mais il faut y boiter juste, et d'abord de dire que les deux côtés ne s'y emboîtent pas, c'est pourquoi je me permettrai de délaissier un moment ce point, pour repartir d'une audace qui fut la mienne et que je ne répéterai qu'à la rappeler, car ce serait la répéter deux fois, bis repetita, pourrait-elle être dite au sens juste ou ce terme ne veut pas dire la simple répétition, il s'agit de la chose freudienne, discours dont le texte est celui d'un discours second, d'être de la fois où je l'avais répété, prononcé pour la première fois (puisse cette insistance vous faire sentir en sa trivialité le contre-pied temporel qu'engendre la répétition), prononcé la première fois, il le fût pour une Vienne où mon biographe repérera sa première rencontre avec ce qu'il faut bien appeler le fond le plus bas du monde psychanalytique, spécialement avec un personnage dont le niveau de culture et de responsabilité répondait à celui qu'on exige d'un garde du corps, mais peu m'importait, je parlais dans l'air ; ayant voulu que ce fût pour le centenaire de la naissance de Freud que ma voix se fût entendre en hommage, ceci non pour en marquer la place d'un lieu déserté ; mais cet autre que cerne maintenant mon discours que la voie ouverte par Freud n'ait pas

d'autre sens que celui que je reprends, l'inconscient est langage ce qui en est maintenant acquis l'était déjà pour moi ont le sait ; ainsi dans un mouvement peut-être joueur à se faire écho du défi de Saint Just haussant au ciel de l'en chasser d'un public d'assemblée l'aveu de n'être rien de plus que ce qui va à la poussière, dit-il et qui vous parle, ne vint-il d'inspiration qu'à voir dans la voix de Freud s'animer étrangement une figure allégorique et frissonner d'une peau neuve la nudité dont s'habille celle qui sort du puit, j'allais lui prêter voix, c'est une prosopopée, je vous l'épargne, elle culmine dans ces mots :

« Moi, le Vérité, je parle »

et la prosopopée reprend "Penses à la chose innommable qui de pouvoir prononcer ces mots dirait à l'être du langage, pour les entendre comme ils doivent être prononcé dans l'horreur", mais ce dévoilement chacun y met ce qu'il y peut mettre mettant à son crédit le dramatique assourdi, quoique pas moins dérisoire pour autant du *tempo* sur quoi se termine ce texte que vous trouverez dans le numéro ad hoc, premier de l'année 1956 de l'Évolution Psychiatrique, sous le titre " La chose freudienne". Je ne crois pas que ce soit à cette horreur éprouvée que j'ai dû l'accueil plutôt frais que fit mon auditoire à l'émission répétée de ce discours, laquelle ce texte reproduit. S'il veulent bien en réaliser la valeur à son gré oblativité sa surdité s'y avéra particulière. Ce n'est pas que la chose, la chose qui est dans le titre l'ai choqué cet auditoire, pas autant que tels de nos compagnons de barre à l'époque, j'entends de barre sur un radeau, où par leur truchement j'ai patiemment concubiné dix ans durant pour la pitance narcissique de mes compagnons de naufrage avec la compréhension jaspérienne et le personnalisme à la manque, avec toute les peines du monde à nous épargner à tous d'être pointé au coaltar de l'âme-à-âme libérale. La chose, ce mot n'est pas joli, m'a-t-on dit textuellement ! Est-ce qu'il ne nous la gâche pas tout simplement cette aventure des fins du fin de

l'unité de la psychologie où bien entendu on ne songe pas à chosifier, fi, à qui se fier, nous vous croyons à l'avant garde du progrès, camarade ? Ca ne se voit pas comme on est, et encore moins à s'aborder sous les masques philosophiques, mais laissons, pour mesurer le malentendu là où il importe, au niveau de son auditoire d'alors je prendrai un propos qui s'y fit jour à peu près à ce moment où qu'on pourrait trouver touchant à l'enthousiasme qu'il suppose : Pourquoi colporta quelqu'un, et ce terme court encore, pourquoi ne dit-il pas le vrai sur le vrai ? Cela prouve combien vains étaient tout ensemble mon apologue et sa prosopopée. Prêter sa voix à supporter des mots intolérables, moi la vérité je parle passe l'allégorie. Cela veut dire tout simplement, tout ce qu'il y a à dire de la vérité, de la seule, à savoir, ce que je répète pourtant depuis longtemps, qu'il n'y a pas de méta-langage, affirmation faite pour situer tout le logico-positivisme, que nul langage ne saurait dire le vrai sur le vrai puisque la vérité se fonde de ce qu'elle parle et qu'elle n'a pas d'autre moyen pour ce faire ; c'est même pourquoi, (~>p14) l'inconscient qui le dit, le vrai sur le vrai, est structuré comme un langage ; c'est pourquoi moi, qu'en j'enseigne cela, je dis le vrai sur Freud qui a su laisser sous le nom d'inconscient la vérité parler.

Ce manque du vrai sur le vrai qui nécessite toutes les chutes que constitue le méta-langage dans ce qu'il a de faux semblant et de logique, c'est la proprement la place de l'Urverdrängung, du refoulement originaire attirant à lui tous les autres, sans compter d'autres effets de rhétorique pour lesquels, pour lesquels reconnaître nous ne disposons que du sujet de la science, c'est bien pour ça que pour en venir à bout nous employons d'autres moyens, mais il y est crucial que ces moyens ne sachant pas élargir ce sujet, leurs bénéfiques touchent sans doute à ce qu'il est caché, mais il n'y a pas d'autre vrai sur le vrai à couvrir ce point vif que des noms propres, celui de Freud ou bien le mien, ou alors ces berquinades de nourrice dont on ravale un témoignage désormais ineffaçable, si pas plutôt de l'exercer quand il est irréfutable, c'est-à-dire

quand on est psychanalyste, sous cette meule de moulin dont j'ai pris à l'occasion la métaphore pour rappeler d'une autre bouche que les pierres quand il faut savent crier aussi : peut-être m'y verrait-on justifier de n'avoir pas trouver touchante la question me concernant : "Pourquoi ne réussit-il pas.." venant de quelqu'un dont son emploi à faire les bureaux d'une agence de vérité, rendait la naïveté douteuse et dès lors d'avoir renoncé aux offices qu'il remplissait dans la mienne d'agence laquelle n'a pas besoin de chantres à y rêver de sacristie, faut-il dire que nous avons à connaître d'autres savoir que celui de la science ? que nous avons à traiter de la pulsion épistémologique ou revenir encore sur ce dont il s'agit ; c'est d'admettre qu'il nous faille renoncer dans la psychanalyse à ce qu'à chaque vérité réponde son savoir . Cela est le point de rupture par où nous dépendons de l'avènement de la science. Nous n'avons plus pour les conjoindre que ce sujet de la science. Encore nous permet-il, et j'entre plus avant dans son comment, laissant ma chose s'expliquer toute seule avec le noumen. ce qui me semble être bientôt fait, puisqu'une vérité qui parle a peu de chose en commun avec un noumen qui, de mémoire, de raison pure, la forme.

Ce rappel n'est pas sans pertinence puisque le médium qui va nous servir sur ce point, vous m'avez vu l'amener tout à l'heure, c'est la cause ; la cause non pas catégorique de la logique, mais en causant tout l'effet. La vérité comme cause, allez-vous psychanalystes refuser d'en assumer la question, quand c'est de là que s'est levée votre carrière. S'il est des praticiens pour qui la vérité comme telle est supposée agir, n'est-ce pas vous ? N'en doutez pas en tout cas, c'est parce que ce point s'est voilé dans la science, que vous gardez cette place étonnement préservée dans ce qui fait office d'espoir en cette conscience vagabonde accompagnée en collectif des révolutions de la pensée. Que Lénine ait écrit : "La théorie de Marx est toute puissante parce qu'elle est vraie" y laisse vide l'énormité de la question qu'ouvre sa parole. Pourquoi a supposer muette la vérité du matérialisme sous ses deux faces

qui n'en sont qu'une - dialectique et histoire - pourquoi d'en faire la théorie accroîtrait-il sa puissance ? Répondre par la conscience prolétarienne et par l'action politique marxiste ne nous paraît pas suffisant. Du moins la séparation de pouvoir s'y annonce-t-elle de la vérité comme cause au savoir pris en exercice. Une science économique inspirée du "Capital" ne conduit pas nécessairement à en user comme pouvoir de révolution. Et l'histoire semble exiger d'autre recours encore qu'une dialectique prédicative. Outre ce point singulier que je ne développerai pas aujourd'hui c'est que la science s'y l'on y regarde de près, n'a pas de mémoire. Elle oublie les péripéties dont elle est née quand elle est constituée ; autrement dit une dimension de la vérité que la psychanalyse met là hautement en exercice. Il me faut préciser : on sait que la théorie physique ou mathématique après chaque crise qui se résout dans la forme ou le terme employé de théorie généralisée ne saurait nullement être pris pour vouloir dire simplement un passage au général ; on sait qu'elle conserve souvent à son rang ce qu'elle généralise de sa structure précédente. Ce n'est donc pas cela que nous disons, ni visons, c'est le drame, le drame subjectif que coûte chacune de ses crises. Ce drame est le drame du savant, il a ses victimes dont rien ne dit que leur destin s'inscrit dans le mythe de l'Oedipe. En tout cas c'est une question pas très étudiée. Julius Mayer, Cantor, je ne vais pas dresser un palmarès de ces drames allant parfois à la folie, où des noms de vivants viendraient bientôt s'y inscrire ; où je considère que le drame de ce qui se passe dans la psychanalyse est exemplaire, je pense qu'il ne saurait ici s'inclure lui-même, ce drame, dans l'Oedipe sauf à le mettre en cause. Vous voyez le programme qui, ici, se dessine, il n'est pas prêt d'être couvert ; je le vois même plutôt bloqué, je m'y engage avec prudence ; et, pour aujourd'hui, vous prie de vous reconnaître dans les lumières réfléchies d'un tel abord. C'est-à-dire que nous allons les porter sur d'autres champ que le psychanalytique à se réclamer de la vérité. Magie et religion les deux positions de cet ordre qui se distinguent de la science au point qu'on a pu les

situer par rapport à la science comme fausse ou moindre science pour la magie, comme outrepassant ses limites, voire en conflit de vérité avec la science pour la seconde. Il faut le dire pour le sujet de la Science l'une et l'autre ne sont qu'ombres, mais non pour le sujet souffrant auquel nous avons à faire. Ah, va-t-on dire ici, il y vient, qu'est-ce ce que c'est ce sujet souffrant sinon celui dont nous tirons nos privilèges et quels droits vous donnent ici vos intellectualisations ? Je partirai pour répondre de ce que je rencontre d'un philosophe, couronné récemment de tous les honneurs facultaires, il écrit

: "La vérité de la douleur est la douleur elle-même".

Ce propos que je laisse aujourd'hui au domaine qu'il explore, j'y reviendrai pour dire comment la phénoménologie est prétexte à la contre-vérité. Et le statut de celle-ci je ne m'en empare que pour vous poser la question à vous, analystes, oui ou non, ce que vous faites a-t-il le sens d'affirmer que la vérité de la souffrance névrotique c'est d'avoir la vérité comme cause.

Je propose maintenant sur la magie je pars de cette vue qui ne laisse pas de flous sur mon obédience scientifique mais qui s'y contente d'une orientation structuraliste. Elle suppose le signifiant répondant comme tel au signifiant ; le signifiant dans la nature est appelé par le signifiant de l'incantation, il est mobilisé métaphoriquement ; la chose en tant qu'elle parle répond à mes objurgations ; c'est pourquoi cet ordre de classification naturelle que j'ai invoqué des études de Claude Lévi-Strauss laisse dans sa définition structurale entrevoir le pont de correspondance par lequel l'opération efficace est concevable sous le même mode où elle a été conçue. C'est pourtant là une réduction qui y néglige le sujet ; chacun sait que la mise en état du sujet, du sujet chamanisant, y est essentielle. Observons que le chaman disons en chair ou en os, fait partie de la nature et que le sujet corrélatif de l'opération a à se recouper dans ce rapport corporel. C'est ce mode de recouplement qui est exclu du sujet de la science, seuls ses corrélatifs structuraux dans l'opération

lui sont repérables mais exactement. C'est bien sous le mode de signifiant qu'apparaît ce qui est à mobiliser dans la nature : tonnerre et pluie, météores et spirales, tout est ici à ordonner selon les relations antinomique où se structure le langage . L'effort de la demande, dès lors, y est à interroger par nous, dans l'idée d'éprouver si l'on y retrouve la relation définit par notre propre graphe avec le désir. Par cette voie seulement à plus loin décrire d'un abord qui ne soit pas d'un recours grossier à l'analogie le psychanalyste peut se qualifier d'une compétence à dire son mot sur la magie. La remarque qu'elle soit toujours magie sexuelle a, ici, son prix, mais ne suffit pas à l'y autoriser. Je conclus sur deux points à retenir dans votre écoute : La magie c'est la vérité comme cause sous son aspect de cause efficiente. Le savoir s'y caractérise non pas seulement de rester voilé pour le sujet de la science mais de se dissimuler comme tel tant dans la tradition opératoire que dans son acte. C'est une condition de la magie.

Il ne s'agit sur ce que je vais dire maintenant de la religion que d'indiquer le même abord structural ; et aussi sommairement c'est dans l'opposition de traits de structure que cette esquisse prendra fondement. Peut-on espérer que la religion prenne dans la science un statut un peu plus franc ? Car depuis quelque temps, il est d'étrange philosophes de la science à y donner de leur rapport la définition, la plus molle foncièrement à les tenir pour se déployant dans le même monde où la religion, dès lors, a la position enveloppante. Pour nous sur ce point délicat où certains entendraient nous prémunir de la neutralité analytique nous faisons prévaloir ce principe : que d'être ami de tout le monde ne suffit pas à préserver la place d'où l'on a à opérer. Dans la religion la mise en jeu précédente celle de la vérité comme cause par le sujet, le sujet religieux s'entend, est prise dans une opération complètement différente. L'analyse à partir du sujet de la science conduit nécessairement à y faire apparaître les mécanismes que nous connaissons de la névrose obsessionnelle, Freud les a aperçus dans une fulgurance qui leur donne une portée dépassant toute

critique traditionnelle. Prétendre y calibrer la religion ne serait être inadéquat, si l'on ne peut partir de remarque comme celle-ci : la fonction que joue la révélation se traduit comme une dénégation de la vérité comme cause : à savoir qu'elle dénie ce qui fonde le sujet à s'y tenir pour partie prenante, alors il y a peu de chance à donner à ce qu'on appelle l'histoire des religions des limites quelconques : c'est-à-dire quelque rigueur. Disons que le religieux laisse à Dieu la charge de la cause mais qu'il coupe là son propre accès à la vérité ; aussi est-il amené à remettre à Dieu la cause de son désir ce qui est proprement l'objet du sacrifice ; sa demande est soumise au désir supposé d'un Dieu qu'il faut dès lors séduire ; le jeu de l'amour entre par là. Le religieux installe ainsi la vérité en un statut de culpabilité ; il en résulte une méfiance à l'endroit du savoir d'autant plus sensible chez les pères de l'Église dès qu'ils se démontrent plus dominants en matière de raison. La vérité y est renvoyée à des fins qu'on appelle eschatologiques, c'est-à-dire qu'elle n'apparaît que comme cause finale, au sens où elle est rapportée à un jugement de fin du monde ; d'où le relent obscurantiste qui s'en reporte sur tout usage scientifique de la finalité.

J'ai marqué au passage combien nous avons à apprendre sur la structure de la relation du sujet à la vérité comme cause dans la littérature des Pères, voir dans les premières décisions conciliaires le rationalisme qui organise là pensée théologique n'est nullement comme la platitude se l' imagine affaire de fantaisie. S'il y a phantasme c'est au sens le plus rigoureux d'institution d'un réel qui couvre la vérité. Il ne nous semble pas du tout inaccessible à un traitement scientifique que la vérité chrétienne ait dû en passer, ait dû en passer, par l'intenable de la formulation d'un Dieu : trois en un. La puissance ecclésiale s'accommode ici fort bien d'un certain découragement de la pensée. Avant d'accentuer les impasses d'un tel mystère, c'est la nécessité de ces articulations qui pour la pensée est salubre et à laquelle elle doit se mesurer. Les questions doivent être prises au niveau où le dogme échappe en hérésie

: et la question du " Filioque " ne peut me paraître du tout étrangère pour pouvoir être traitée en termes topologiques. L'appréhension structurale doit y être première et permet seule une appréciation exacte de la fonction des images. Le " De Trinitate " ici, a tous les caractères d'un ouvrage de théorie où il peut être pris par nous comme un modèle. S'il en était pas ainsi je conseillerais à mes élèves d'aller s'exposer - distrayons-nous - à la rencontre d'une tapisserie du XVIème siècle qu'ils verront s'imposer à leur regard dès leur entrée au Mobilier National où elle les attend déployée pour encore un mois où deux. Les trois personnes représentées dans une identité de forme absolue à s'entretenir entre elles avec une aisance parfaite au rire frais de la Création sont tout simplement angoissantes. Et ce que recèle une machine aussi bien faite quand elle se trouve affrontée le couple d'Adam et d'Eve en la fleur de son péché est bien de nature à être proposée en exercice à une imagination de la relation humaine qui ne dépasse pas en pratique la dualité. Mais que mes auditeurs s'arment d'abord d'Augustin. Ainsi semblai-je n'avoir défini que les caractéristiques des religions de la tradition juive. Sans doute sont-elles faites pour nous en démontrer l'intérêt ? Je ne me console pas d'avoir du renoncer à rapporter à l'étude de la Bible la fonction du nom du père. Il reste que la clé est d'une définition de la relation du sujet à la vérité ; je crois pouvoir dire que c'est dans la mesure où Claude Lévi-Strauss conçoit le bouddhisme comme une religion du sujet généralisé, c'est-à-dire comme comportant une diaphragmatisation de la vérité comme cause indéfiniment variable qu'il l'a cette utopie de la voir s'accorder avec le règne universel du marxisme. Peut-être est-ce là faire trop peu de cas des exigences du sujet de la science et trop confiance à l'émergence dans la théorie d'une doctrine de la transcendance de la matière. Pour ce qui est de la science ce n'est pas aujourd'hui que je puis dire ce qui me paraît de la structure de ses relations à la vérité, comme cause, puisque notre progrès cette année doit y contribuer. Je l'aborderai par la remarque étrange que la fécondité prodigieuse de notre science est à

interroger dans sa relation à cet aspect dont la science se soutiendrait que la vérité comme cause elle ne voudrait rien en savoir. Ca reconnaît la formule de la Verwerfung ou forclusion laquelle viendrait ici s'adjoindre en une série fermée à la Verdrängung : refoulement, à la Verneinung : dénégation, dont vous avez reconnu, je pense, au passage la fonction dans la magie et la religion. Sans doute ce que nous avons dit des relations de la Verwerfung avec la psychose, spécialement comme Verwerfung du nom du père vient-il là, en apparence, s'oppose à cette tentative du repérage structural. Pourtant si l'on s'aperçoit qu'une paranoïa réussie apparaîtrait aussi bien être la clôture de la science si c'était la psychanalyse qui était appelée à représenter cette fonction, si d'autre part on reconnaît que la psychanalyse est essentiellement en ce qui introduit ce qui réintroduit dans la considération scientifique le nom du père, - là on n'est pas plus avancé en apparence puisqu'on retrouve la même impasse semble-t-il, mais on a le sentiment que de cette impasse même on progresse et qu'on peut voir se dénouer quelque part le chiasme qui semble y faire obstacle. Peut-être le point actuel ou en est le drame de la naissance de la psychanalyse est la ruse qui s'y cache à se jouer de la ruse consciente sont-ils ici à prendre en considération car ce n'est pas moi qui ait introduit la forme de la paranoïa réussie. Certes, me faudra-t-il indiquer que l'incidence de la vérité comme cause dans la science est à reconnaître sous l'aspect de la cause formelle, mais ce sera pour éclairer que la psychanalyse par contre en accentue l'aspect de causes matérielles ; telle est proprement son originalité dans la science. Cette cause matérielle est proprement la forme d'incidence du signifiant que j'y définis. Par la psychanalyse, le signifiant se définit comme agissant d'abord comme séparé de sa signification ; c'est la figure, le caractère littéral que dessine la configuration copulatoire quand, surgissant hors des limites de la maturation biologique, du sujet, elle s'imprime sans pouvoir être le signe à s'articuler effectivement de la présence du partenaire sexuel, c'est-à-dire son signe biologique. Qu'on se souvienne

de nos formules différenciant le signifiant et le signe. C'est assez dire au passage que dans la psychanalyse l'histoire est une autre dimension que celle du développement, et que c'est une aberration que d'essayer de l'y résoudre ; l'histoire ne se poursuit qu'en contre-temps du développement. Peindre l'histoire comme science a peut-être à faire son profit si elle veut échapper à l'emprise toujours présente d'une conception providentielle de son cours, bref nous retrouvons ici le sujet du signifiant dans son rapport à d'autres signifiants ; il est à distinguer sévèrement tant de l'individu biologique que de toute évolution psychologique subsumable comme sujet de la compréhension. C'est dit en terme minimaux, la fonction que j'accorde au langage dans la théorie, elle me semble compatible avec un matérialisme historique qui laisse là un vide. Peut-être la théorie de l'objet "a" y trouvera-t-elle sa place aussi bien. Cette théorie de l'objet "a" est nécessaire, nous le verrons, à une intégration correcte de la fonction de la cause, au regard du sujet du savoir et de la vérité. Vous avez pu reconnaître au passage dans les quatre modes de sa reproduction qui viennent ici d'être recensés le même nombre et une analogie d'épinglage nominale qui sont à retrouver dans la Physique d'Aristote . Ce n'est pas par hasard puisque cette physique ne manque pas d'être marquée d'un logicisme qui garde encore la saveur et la sagesse d'un grammatisme originel.

[*citation grecque*]

Nous restera-t-il valable que la cause soit pour nous exactement autant à se polymériser ? . Cette exploration n'a pas pour seul but de vous donner l'avantage d'une prise élégante sur les cadres qui échappent en eux-même à votre juridiction ; entendez : magie, religion, voir science ; mais plutôt pour vous rappeler qu'en tant que sujet de la science psychanalytique c'est à la sollicitation que chacun de ces modes de la relation à la vérité comme cause, que vous avez à résister. Mais ce n'est pas dans le sens ou vous l'entendez d'abord, la magie n'est pour nous tentation qu'à ce que vous fassiez de ces caractères la projection sur le sujet à quoi vous avez affaire pour le psychologiser, c'est-à-dire le

méconnaître ; la prétendue pensée magique qui est toujours celle de l'autre n'est pas un stigmaté dont vous puissiez épinglez l'autre ; elle est aussi valable chez votre prochain qu'en vous-même dans les limites les plus communes ; elle est au principe de la moindre transmission d'ordre. Pour tout dire le recours à la pensée magique n'explique rien. Ce qu'il s'agit d'expliquer c'est son efficacité. Pour la religion elle doit bien plutôt nous servir de modèle à ne pas suivre dans l'institution d'une hiérarchie sociale où se conserve la tradition d'un certain rapport à la vérité comme cause.

La simulation de l'Église catholique qui se reproduit chaque fois que la relation à la vérité comme cause vient au social, est particulièrement grotesque dans une certaine Internationale psychanalytique à la condition qu'elle s'impose à la communication.

Ai-je besoin en effet de dire dans la science, à l'opposé de la magie et de la religion, le savoir se communique, mais il faut insister que ce n'est pas seulement parce que c'est l'usage, mais que la formule logique donnée à ce savoir inclut le mode de la communication comme suturant le sujet qu'il implique.

Tel est le problème premier que soulève la communication en psychanalyse, le premier obstacle à sa valeur scientifique et que la relation à la vérité comme cause sous ses aspects matériels est resté négligée dans le cercle de son travail.

Conclurai-je à rejoindre le point d'où je suis parti aujourd'hui : Division du sujet - ce point est un noeud . Rappelons où Freud l'ouvre sur ce manque du pénis de la mère où se révèle au sujet la nature du phallus.

Le sujet se divise ici, nous dit Freud à l'endroit de la réalité ; voyant à la fois s'y ouvrir le gouffre contre lequel il se remparera d'une phobie, et d'autre part le recouvrant de cette surface où il érigera le fétiche, c'est-à-dire l'existence du pénis comme maintenu quoique déplacé ;

D'un côté extrayant le "pas de" du "pas de pénis", à mettre entre parenthèse, pour le transférer au pas de savoir qui est le pas hésitation de la névrose ; de l'autre reconnaissant l'efficacité du sujet dans ce

gnomon, qu'il érige à lui désigner à toute heure le point de vérité, révélant du phallus lui-même qu'il n'est rien d'autre que ce point de manque qu'il indique dans le sujet.

Cet index est aussi celui qui nous pointe le chemin où nous voulons aller cette année. C'est-à-dire, là où vous-même reculez d'être en ce manque comme psychanalystes suscités.